



Le Premier Homme du monde

Raphaël
Alix

Les Avrils

À mes enfants, Diane, Camil et Selyan.

Le studio donnait sur une petite cour. Une petite cour pavée, au centre de laquelle se trouvait un vieil arbre, ce devait être un platane, ou un chêne, ridé, voûté, comme recroquevillé, peut-être ne supportait-il plus son propre poids, à moins que ce ne soit l'indifférence de tous ces gens qui, sans jamais lui porter attention, allaient et venaient à ses pieds.

Lorsque le vent soufflait, nous avions toujours un peu peur qu'il nous écrase, qu'il se laisse aller à son humeur maussade et dégringole sans résister, mais non, il ne dégringolait pas. Ses racines étaient là, sous les pavés, il avait grandi au milieu d'une forêt de béton, cela aurait pu être une forêt mieux adaptée, d'accord, du genre plus végétale et aussi plus oxygénée, encore d'accord, mais il semblait malgré tout que le vieil arbre resterait toujours à sa place.

La cour, elle, formait une sorte de rectangle, ou plutôt, de losange aux lignes irrégulières. Elle se trouvait

encaissée au milieu de très hauts immeubles qui, vus depuis le sol, paraissaient s'élancer à toute allure vers le ciel.

Leurs toitures en zinc, blotties les unes contre les autres, aussi contractées que les poings d'un lutteur, étaient prolongées par d'innombrables cheminées en forme d'index. Depuis leur avion, les passagers devaient être impressionnés de se voir ainsi pointés du doigt.

Moi, je ne prenais pas l'avion. Je regardais tout ça depuis la cour, j'étais en bas. Rester à l'écart, cela me convenait. Observer les nuages, me perdre dans leur épaisseur, m'imaginer de jolies histoires. Contourner le monde. Fleurir la réalité, tenir en respect le réel, son âpreté ainsi que sa pesanteur, oui, je préférais.

Souvent, tandis que les oiseaux ponctuaient l'horizon de centaines de petites virgules, je voyais le bout d'un doigt chatouiller les grappes de coton blanc, rose ou gris qui flottaient dans le ciel. Sous cet effet, stratus et cumulus s'ébrouaient, puis d'un seul et même bloc, sans se presser le moins du monde, se mettaient en mouvement. J'aurais pu regarder ça pendant des heures.

Il y faisait toujours un peu sombre, dans la cour. Les rayons du soleil n'y accédaient que très rarement. Peut-être ne se sentaient-ils pas toujours les bienvenus, et préféraient-ils oblier en d'autres points du globe ; et puis, il fallait encore qu'ils réussissent à franchir la cime des immeubles. L'avantage c'est que l'été, les jours de grande chaleur, la fraîcheur se maintenait.

Lorsque nous rentrions de l'amphithéâtre, fourbus, les pieds meurtris et la peau ourlée de sueur, y pénétrer était comme se plonger au fond d'un grand bac de glace. Instantanément, nous étions gagnés par une onde cryogène permettant à nos corps, à nos muscles endoloris, de reprendre haleine.

Nous arrivions au beau milieu de la nuit, sans faire de bruit, sans nous soucier non plus des quelques insomniques qui, en surplomb, nous observaient depuis leur fenêtre. Nous nous adossions au tronc moelleux du vieil arbre, et au travers de ses branches, grâce à la seule lueur des étoiles, nous regardions le ciel.

Chaque jour, Rose et moi dansions au-dessus de la Seine.

À l'approche de dix-huit heures, j'enfilais ma chemise noire, ample, d'une tenue parfaite, ornée d'un liseré de velours rouge s'étirant tout le long des boutonnieres. J'arrangeais ma moustache, ajoutais un pantalon, souple, échantré sur la cheville, un peu de laque sur mes cheveux, que je couchais vers l'arrière, ainsi qu'une paire de bottes, semi-montantes, munies de talons carrés, légèrement plus étroits vers le bas.

Rose, elle, se glissait dans sa robe grenat, une robe fendue descendant jusqu'à son mollet, mais dont l'ouverture, afin de permettre une plus grande liberté de mouvement, prenait naissance au sommet des cuisses. Elle se maquillait, empourprant ses lèvres épaisses, ajustait

son chignon, puis glissait ses jolis pieds dans des souliers de cuir rouge, dont elle fixait minutieusement la lanière autour de sa cheville.

Le rouge et le noir avaient toujours été nos couleurs. Je n'en voyais pas d'autres. Rose était grande, élancée, elle avait la peau mate et luisante, des traits marqués, abrupts par endroits, le nez surtout, qui ressemblait à un piton rocheux, mais tourné vers le bas. Ses yeux et sa chevelure étaient sombres, aussi sombres que la nuit dans une forêt compacte ; n'importe quel homme s'y serait perdu, y aurait abandonné toute raison.

Quelque chose de poignant se dégageait de son regard, de sa silhouette gracieuse, une absence. Non, pas une absence, une présence, une présence évanescante, comme en pointillé, une force aussi. Elle avait du chien, Rose. On le voyait tout de suite. Elle irradiait, électrisait l'endroit où elle se trouvait. Et peu importait le lieu, qu'il s'agisse de la rue, de notre amphithéâtre, ou même de l'autobus, que nous empruntons parfois pour nous faufiler dans les artères de la ville, sitôt un pied posé parmi les autres, Rose devenait le centre des attentions.

Nous ne pouvions donc choisir que des couleurs entières, des couleurs tranches et sans concession, afin de la soutenir, de souligner un peu plus son caractère unique, exceptionnel.

Nous échangions un baiser, juste un petit effleurement du bout des lèvres, il ne s'agissait pas de défaire le savant maquillage que venait de déposer Rose sur son visage,

puis saisissant chacun une anse du gros sac en toile beige dans lequel nous transportions le matériel, nous nous mettions en route.

Depuis le bout de notre rue, il nous suffisait de traverser un carrefour, puis de descendre vers le quai, pour gagner en quelques mètres notre amphithéâtre. Arrivés sur place, nous saluions brièvement les collègues de la salsa, du rock et des danses bretonnes, bonjour-bonsoir mais rien de plus, nous n'avions pas grand-chose en commun. Que pouvait bien comprendre un danseur de salsa ou de rock, je me l'étais souvent demandé, et je ne parle même pas des danseurs bretons, que pouvaient-ils comprendre, tous, au tango argentin ? Rien, probablement, rien de plus que ce que je comprenais moi-même de leurs curieux sautilements.

Tandis que Rose, tout en faisant de petits exercices qui amèneraient son corps à l'élasticité voulue, commençait à bavarder avec quelques habitués, j'ouvais le sac, en tirais le poste, ainsi qu'une petite dizaine de cassettes audio, toutes achetées dans une boutique spécialisée, et comportant des enregistrements très rares de tangos argentins, et je l'installais sur le muret encerclant l'amphithéâtre.

En cet endroit des bords de Seine, il y avait trois arènes. Chacune accueillait un type de danse. Dans la nôtre, nous étions en quelque sorte devenus, Rose et moi, les chefs de file. Soir après soir, faisant preuve de discipline et de patience, les gens nous attendaient, et

personne, pas même les plus fidèles danseurs, personne n'aurait eu l'idée de mettre de la musique avant que nous n'arrivions.

La musique, c'était mon domaine. Une sorte de chasse gardée, une prérogative dont je m'enorgueillissais. Rose, qui avait bien compris que j'en faisais une affaire personnelle, me laissait faire.

Trouver le bon tempo, ne pas se tromper dans les enchaînements, d'abord des tangos doux, apprivoisables par le plus grand nombre, puis la montée, l'ascension lente et progressive vers plus de complexité, vers des morceaux plus vifs, plus fougueux, et enfin les indomptables, ceux auxquels on ne s'attaque qu'après plusieurs heures, et encore, quand on ose s'y attaquer, ceux qui nous transportent sur la piste des meilleures milongas de Buenos Aires.

Après que j'eus pressé le bouton « play », le premier tango démarrait. Rose et moi ouvrions le bal. Et si, par mégarde, certains s'aventuraient à nous précéder, les plus anciens, Norbert, le chauffeur de taxi – qui avait pour particularité de véhiculer ses clients en Mercury Club, la même que James Dean dans *La Fureur de vivre*, noire, coupée, luisante –, ou Jacinthe, une retraitée plasticienne – qui avait réalisé plusieurs tableaux représentant les danseurs de notre arène –, se chargeaient de les rappeler à l'ordre.

L'honneur de la première danse, seuls au milieu de l'amphithéâtre, était pour nous une sorte de trophée, la

reconnaissance par tous de notre passion, et nous nous battions jour après jour pour en être dignes.

J'entraînais Rose. Je prenais le gouvernail. Elle se laissait mener, s'abandonnant à mes indications, à mes yeux, mes mains et mes bras enveloppants. Ce n'était pas le dernier tango, non, je n'étais pas Marlon Brando, mais bien le premier, Rose et moi dansions chaque soir le premier tango à Paris. Une marche à quatre jambes, nos épaules et nos coudes relâchés, nous épousions les battements du rythme, un deux trois quatre, un deux trois quatre.

Au gré des figures improvisées, des lignes et des courbes, mon avant-bras glissait dans le dos de ma cavalière, cependant que nos deux mains jointes tranchaient l'air en une découpe parfaite. Et plus nous avancions, plus nous étions soudés, nos joues, nos bustes, et tout le reste de nos corps s'enchevêtrant, comme se noueraient entre elles les tiges d'un jeune lierre débridé.

Au centre de l'arène, dans la lumière fauve et cristalline des soirs d'été, le temps de la première danse, il n'y avait plus que nous, Rose, moi, et les quatre temps du tango.